



L'abécédaire de celles qui cherchent à habiter...



 agathe marin



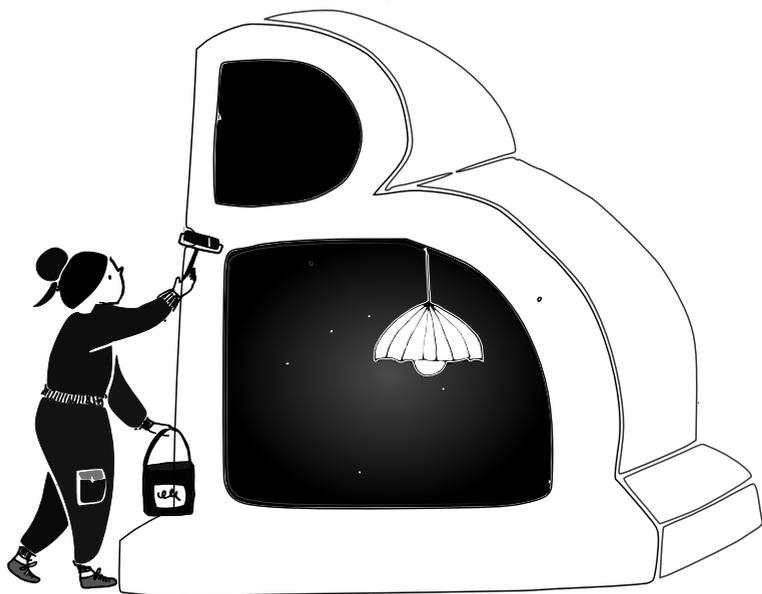
Anna amasse des branches d'aulne et d'aubépine
qu'elle achemine ensuite vaillamment jusqu'à l'abri
qui, petit-à-petit, se construit.

abri

C'est Anaïs qui a crayonné les plans. Un abri pour accueillir celles qui n'ont pas d'adresse, celles aux étranges accents, celles qui sont trop âgées, celles dont les vies cahotent, d'absences en accidents.

Les amies vont et viennent pour l'aider à l'aplanir, l'arranger, l'agrandir, cet abri. L'une accroche un abat-jour, visse une ampoule, l'autre apporte des aromates, une ancienne armoire en acajou, un avocatier. Anaëlle a semé des anémones et a arrangé un carré pour les asperges. Anouk a laissé un sac d'amandes sur l'établi qui sert aussi de table à manger.

Dans l'abri qui se construit, les amies passent et acceptent les araignées qui habitent là. Un crayon de charpentier coincé derrière l'oreille, elles visent, scient, poncent, clouent, elles apprennent ensemble, elles s'accordent, elles s'appliquent. Après, elles admirent leur chantier en savourant du café, des tartines à l'avocat, au caviar d'aubergines ou d'artichaut, des parts de tartes à l'abricot et des alfajores argentins que leur a appris à confectionner Anna. C'est pas de l'art, c'est juste un abri et c'est bien ainsi.



Barbara n'a pas eu le choix. Qui voudrait bien habiter un blockhaus perdu dans la brume ? Barbara n'a pas bronché. Elle a attrapé une boussole pour ne pas se perdre dans le brouillard qui tombait et une bouillotte pour combattre la froide humidité.

Puis, elle a balancé les vieilles bouteilles et les bouts de bois abandonnés dans le blockhaus.

blockhaus

Comme une bourrasque, elle a balayé, briqué, brossé sols et murs jusqu'à les faire briller. Alors, elle a badigeonné le béton de blanc. Bien après, elle a aussi repeint la façade d'un bleu brillant. Comme pour barbouiller la mémoire des batailles qui avaient eu lieu là. Et aussi pour ne plus se perdre dans la brume.

Barbara, elle aurait aimé vivre dans une belle maison bleue avec un balcon, ombragée par un bougainvilliers. Mais elle se dit qu'elle est comme un bernard l'hermite : elle doit bricoler avec une vieille coquille vide. Au lieu d'un bougainvillier, elle plante des bégonias, et elle fait des boutures de buis et de buissons aux baies bleues, sème du basilic, de la bourrache, des bleuets et des belles de nuit. Sur le toit de son blockhaus bleu, elle se balance sur une chaise longue brinquebalante, recoud les boutons de sa blouse et boulotte de la brioche en buvant du babeurre ou du jus de bouleau. Bien sûr, elle pourrait être accoudée à la balustrade d'un balcon, picorer du baba au rhum en sirotant des bulles. Mais tant que ses murs sont bleus, la vie est belle.



Célestine calfeutre les trous entre les rondins de sa cabane comme si c'était la coque d'une chaloupe. Elle coupe du bois avant de cueillir des pétales de capucines pour décorer ses casses-croûte.

Elle creuse un petit canal pour faire couler l'eau du ruisseau jusqu'au bord du champs où pousse le cresson. Répare un casier pour pêcher des crabes. Célestine ne cesse jamais de s'activer. Sauf pour écouter les choucas et les corbeaux qui croassent dans le chêne d'à-côté.



cabane

Ou pour contempler la chorégraphie des chauves-souris qui chassent, la nuit. Célestine habite une cabane dans une clairière, sur une île où il n'y a pas de forêt. Cependant, il y a longtemps, si longtemps, son arrière grand-mère, Corentine, a planté des chênes et des châtaigniers dans un champ cabossé où rien ne poussait. Maintenant, Célestine y cultive de la coriandre et des coings, des citrouilles, des concombres, du céleri, des cardons, de la camomille et même des citrons...

Elle a construit sa cabane, cachée entre les chênes et les châtaigniers. Parfois des cousines viennent s'y reposer. Elles habitent une cité, juste à côté, mais où il n'y a pas de châtaigniers. Quand elles cheminent vers la cabane de Célestine, elles chuchotent qu'elles partent camper à la campagne au Coar Corentine. Célestine sort des cuillères, la confiture de coquelicots et la crème de châtaignes qu'elle a concoctées au coin de sa cheminée. Elle chauffe des crêpes et du café. Puis elle va chercher sa clarinette. Les cousines se coiffent avec des couronnes de coquelicots et elles se mettent à chanter et chalouper...



Le dolmen de Dalva est dissimulé dans la lande, entre ajoncs et genêts. Dina s'approche doucement, elle ne veut pas déranger.

Elle vient déposer des draps doux et une doudoune douillette et puis donc un bouquet de dahlias qu'elle a dérobé dans le domaine des doyennes. On désigne ainsi la demeure des dames Dupond. Une dynastie de vieilles dames riches qui cultivent des dahlias et des rhododendrons et qui s'en vont l'hiver, voyager dans le désert se dandinant sur le dos de dromadaires.

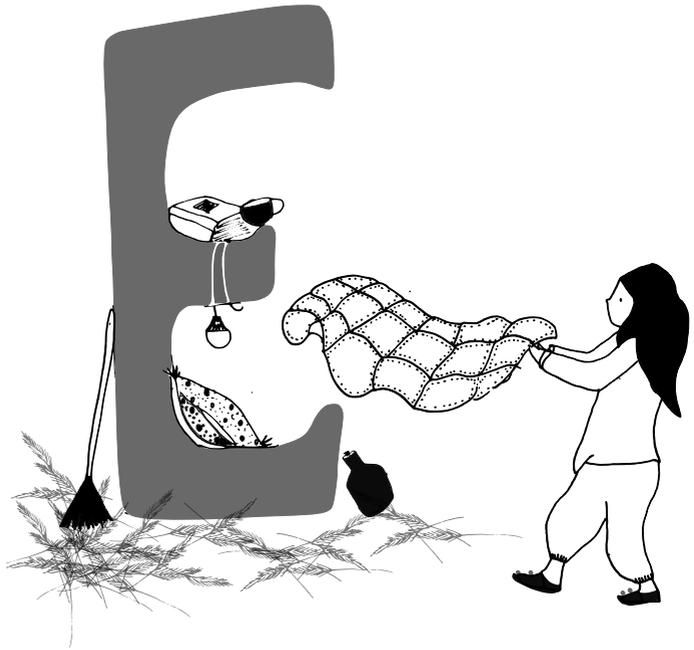
dolmen

Dina vit juste en dessous du domaine, elle passe devant en se rendant chez Dalva. Un jour de décembre, Dalva a dû quitter son domicile. Elle a dormi quelques nuits dehors puis elle a dégotté ce dolmen.

Son amie Dina l'a aidée à débroussailler devant. Elles ont déplacé les lourdes dalles pour ne pas se faire inonder lors des pluies diluviennes. Puis elles ont tendu des draps et des rideaux. Le lampadaire qu'elles avaient déniché a disjoncté lorsqu'elles l'ont branché alors elle ont disséminé des bougies.

Dalva dispose les dahlias et Dina l'invite à dîner. Elle dresse avec délicatesse la daurade qu'elle a pêché dans l'aube dorée. Au dessert, il y aura du dulce de leche. Au loin, ce matin elle a aperçu des dauphins. Dina dit « Merci la vie » et Dalva se met à danser.





Eugénie, tout comme Emma, Éliisa ou Émeline se pelotonnent chacune dans des écuries. Une écurie, sur cette île, c'est étroit, étriqué, exigü. Il faut être un elfe pour ne pas heurter les épaules entre les étagères, pour ne pas se faire écrabouiller entre l'entrée et le canapé quand celui-ci est déplié.

Eugénie s'en moque. Elle époussette son édredon, empoigne son oreiller, s'entortille dans son étole. Elle joue à être un écureuil ou

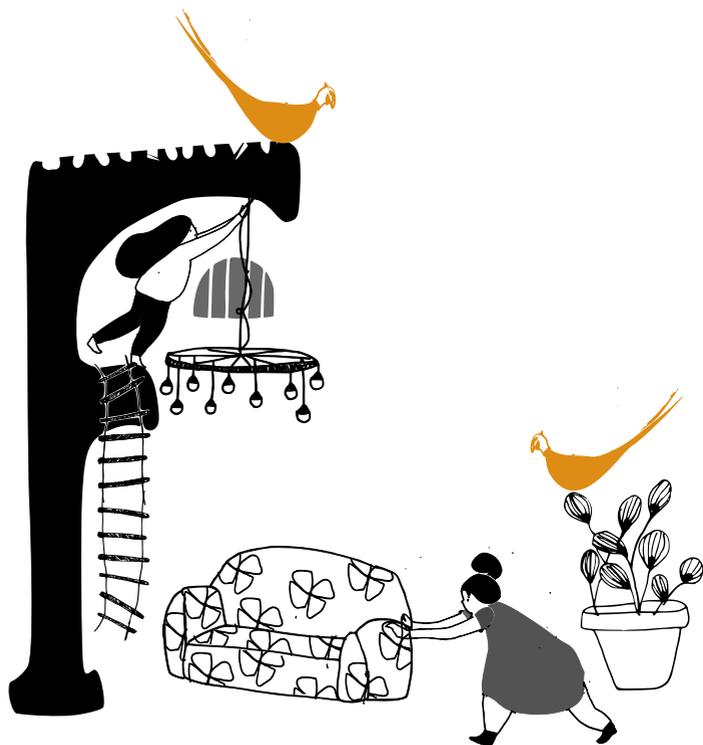
Écurie

même un escargot ramassé dans sa coquille.
Tassée sous un duvet ou un couvre-pied,
elle déguste un entremet au sirop d'érable,
croque dans un éclair au café, tricote une écharpe,
invente des jeux.

Emma, Élixa et Émeline, elles, pestent,
s'ébouriffent, tempêtent, s'énervent.
Elles se sentent enfermées, comme emmêlées,
engoncées. Elles rêvent d'un lieu où étendre
leurs pieds, un lieu où entreposer leurs pensées,
un lieu où émincer des échalotes, effeuiller des
épinards, éplucher des églantines, sculpter des
bouts d'écorce ou semer des euphorbes aux
feuilles couleur émeraude.

Un jour, écrivent-elles ensemble dans un
pamphlet, elles mèneront une expédition pour
demander des vraies maisons. Des maisons où
déplier son corps et ses pensées. Elles écrivent à
l'encre bleue : « le droit de propriété ne peut pas
empiéter sur le droit de se loger. »





Faustine voulait construire une fusée. Flo rêvait de devenir funambule. C'est dans un vieux fort abandonné qu'elles se sont retrouvées. Faustine a dit que la tour de guet ressemblait presque à la tête d'une fusée. Flo a murmuré qu'entre ses murs immenses, elle pourrait bien fixer un fil à chaque extrémité et s'entraîner à y déambuler. Faustine a rapporté des vieux fauteuils. Flo a installé un lustre et des flambeaux.



C'est sombre et humide un fort. C'est plein de fantômes. D'histoires de fantassins, de flèches empoisonnées, de flibustières, ou de fers enchaînant des hommes devenus fous.

Ça fiche la frousse. Alors Faustine et Flo ouvrent grand les étroites fenêtres pour entendre le flop flop flop de la pluie dans les flaques, le froufrou du vent dans les frênes et les fuschias, ou le fracas des flots qui s'écrasent furieusement contre les falaises. Un fort ça fourmille de fantômes et de faisans aussi, car c'est un bon endroit pour se faufiler. Un fort c'est fabuleux et ça attire une foule de gens fantaisistes, fiévreux ou fanfarons qui cherchent un lieu : un forgeron, une fleuriste, des artistes qui rêvent d'un festival, une boulangère qui a besoin d'un fournil. Un fort, ça se fabrique peu à peu.

Flo fixe des flèches : Fais un tour au fort. Faustine allume un feu et dans la nuit fauve, une fête s'improvise autour de quelques flûtes, d'un faitout rempli de feijoada et du fameux far farfelu de Félicité.



Gaëlle est tombée sur la grotte par hasard. Elle guettait des gobies entre les rochers gris quand le ciel s'est mis à goûter. Elle a levé le nez et a distingué comme un gouffre au dessus d'elle. Telle une gabière, elle a grimpé et s'est glissée dans une sorte de galerie. Plus tard, elle a apporté une gourde, un générateur pour avoir de la lumière, des groseilles, des galettes et du gwastell pour son goûter, et puis une gabardine pour ne pas grelotter quand ça bruine.



-grotte

Elle a décidé d'habiter là l'été quand elle doit dégager de la maison du gérant. Elle ne sait pas très bien ce que c'est un gérant. Avant, elle pensait que c'était comme un géant. Qu'il pouvait même la piétiner. Elle craignait sa grosse voix quand il la chassait, l'été, pour faire place aux vacanciers.

Maintenant, elle a moins peur, car elle a trouvé une grotte où s'abriter. Mais elle reste sur ses gardes, pour ne pas le faire grogner. Elle dit que c'est bien à son goût de vivre là l'été. Elle dit : « non, non, non, ce n'est pas un gourbi ». Elle gribouille à la gouache sur les parois glacées et la grotte devient gaie. Elle accroche des grelots, pour que le vent les fasse tinter et retrouver plus facilement l'entrée. Et quand, sur la lande, le soleil d'été grille les genêts, elle goûte à l'air gelé de la grotte et elle sourit, goguenarde en écoutant les goélands gueuler, les grenouilles croasser et les grives gazouiller.



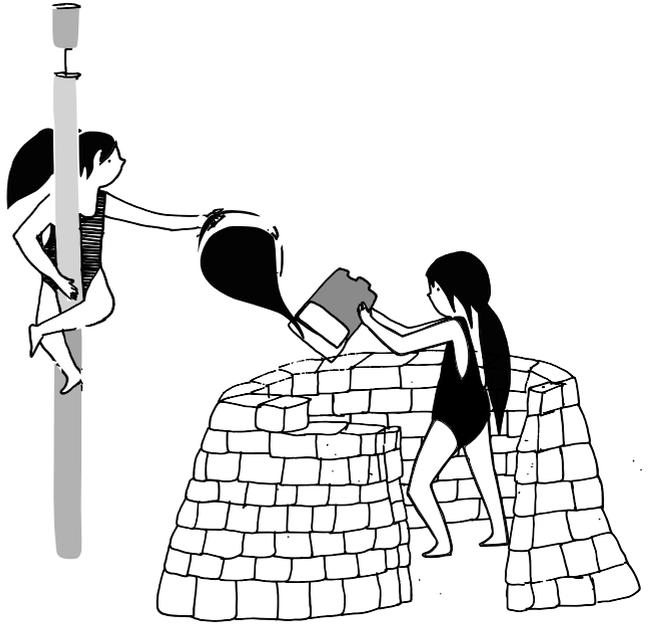
La hutte d'Héloïse et d'Hermione est bien cachée. On ne peut pas la trouver par hasard. Il faut traverser de hautes herbes, passer derrière une haie d'hortensias et d'hibiscus, puis s'enfoncer dans le vallon. Là où se dresse un hêtre majestueux, se cache aussi la hutte, presque invisible. Le toit est parsemé d'herbes.

Héloïse a emboîté des hublots pour faire entrer le soleil. Ça fait comme un halo de lumière sur les housses de coussins brodées par Hermione, plus habile avec une aiguille qu'avec une hache.

hutte

Puis, elles ont hissé une bâche et tendu des haubans pour protéger du mieux qu'elles ont pu leur habitation fragile. Au creux du vallon, elles se sont habituées aux tempêtes d'hiver. Dans la hutte, on n'entend ni la houle, ni le hurlement du vent. Et des voisines, des amies viennent y habiter. Elles s'habillent avec des sortes d'houppelandes, hument des huiles essentielles, sirotent de l'hydromel, se racontent des histoires hilarantes, ou entonnent des hymnes à l'hospitalité.

Quand vient le printemps, Hermione et Héloïse peuvent passer des heures à regarder jouer les hirondelles, les hérissons, les hannetons ou les hérons qui survolent le vallon et les hibous parfois la nuit aussi. Elles se hissent en haut du hêtre pour embrasser l'horizon. Un jour, Hermione a hésité en apercevant une huppe fasciée, dissimulée entre les tiges des haricots. Elle a songé aux voyages d'avant, quand elle était harpiste et qu'habillée en haut de forme, elle jouait dans une harmonie d'Hong-Kong à Hambourg. Mais une odeur d'huile et de harissa a détourné ses pensées et elle a pioché la main, heureuse, dans la huche à pain.



En maillot de bain, sous un ciel indigo,
iris et Ilona décident de construire un igloo.
La nuit d'avant, elles ont lu des histoires d'Inuits,
d'Arctique et de nuit polaire. Ici, il ne neige
jamais. Mais il y a du sable immaculé comme la
neige. C'est ainsi que les deux filles fabriquent des
briques de sable fin, d'une couleur ivoire, qu'elles
imbriquent les unes aux autres pour ériger leur
igloo.



igloo

Avec un arrosoir, Iris mouille les briques, pour mieux faire tenir le « ciment » comme elle dit. Ilona le tasse du bout des doigts. Puis, elles s'y installent. À l'intérieur, dans la demi-obscurité, elles ont presque senti le froid s'immiscer. « C'est une illusion » sourit Iris. « On dirait qu'on est des Inuits dans la neige et qu'on mange une île flottante... » rit Ilona. Au loin, vers le quai, on entend le bruit des drisses giflées par le vent. Iris bondit : « J'ai une idée ! ».

Elle court chercher imperméable et ciré. « On dirait qu'on quitte l'île sur un navire et qu'on navigue vers Istanbul ! » Ilona fait mine de hisser les voiles. Sur la rive, entre les iris et les schistes qui brillent au soleil, un ibis les regarde, intrigué. Il sait peut-être que ce soir, elles retourneront dormir dans leur minuscule appartement humide au milieu du lotissement en ciment. Mais pour l'instant, elles imaginent des itinéraires invisibles et fantastiques, elles traversent des forêts d'ifs, goûtent de l'igname grillé et se font piquer par des insectes extraordinaires. Ce qui importe, c'est d'inventer sa propre vie.



Le jardin de Julie est jonché de brindilles,
de feuilles, de branchages. Certains jaloux jasant.
« Une vraie jachère », jugent-ils
en regardant Julie aux joues joufflues
transporter ses jerricans jaunis. Julie ne jette
jamais rien. Et elle jalonne son jardin d'abris pour
les insectes et les oiseaux.



jardin

Elle le trouve plutôt joli, son jardin, avec ses jacinthes et ses jonquilles éparpillées, son jasmin qui embaume et ses fruits juteux quand viennent les beaux jours. En juillet, elle dort avec joie sous la treille. En janvier, elle se couche sur un épais matelas de jute, abrité des embruns par un joli toit de jonc tressé. Juste à ce moment-là, elle enfle un jogging, puis un jean et une jupe par-dessus pour couper le vent et le froid. Parfois elle rêve de Java et de jacarandas. Quand elle a trop froid, elle s'accroche aux petites joies. Elle écoute du jazz, se sert du thé au jasmin, remplit une vieille citerne pour en faire un jacuzzi ou écrit dans son journal de bord. Chaque jour, elle écrit les semis, les boutures qui ont pris.

Elle écrit aussi des histoires de justicières qui luttent contre les jet-skis. Des histoires que jamais personne ne lit. Julie vit ainsi : jour après jour, sans se projeter. Certains jaloux jasant : « c'est juste ça ? ». Ceux et celles qui ont plus de jugeotte, sourient judicieusement : « c'est juste tout ça ! ».



Katell revenait du Kamchatka en kayak.
Elle pagayait au large quand elle a aperçu les
collines étincelantes de kaolin. En s'approchant,
elle est tombée sur l'île. Elle en a fait le tour,
puis a débarqué dans une petite crique,
au pied du village de Keraudran.

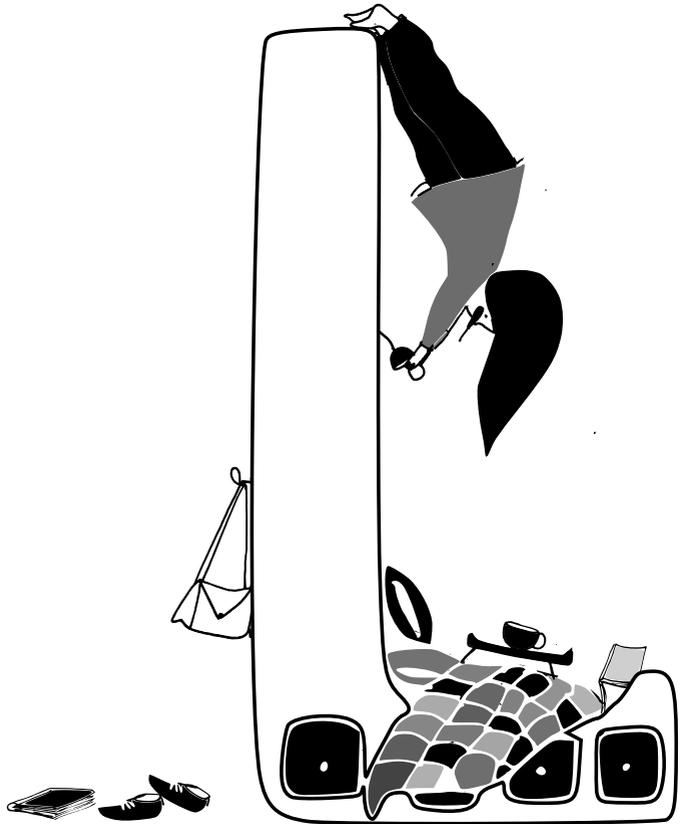
Elle a eu envie de rester. Elle a cherché une maison
à louer avec un abri pour ranger son kayak.
Mais nulle maison à louer. Ni à Kerstang, ni à
Kerbihan ni même à Kerampoulouarn.

kayak

Alors elle habite la grève, entre les roseaux.
Elle s'allonge dans son kayak, et roule en boule
son kimono rapporté de Kyoto pour en faire un
oreiller. Puis, elle tend au-dessus d'elle son k-way.
Il la protège du kriach, le vent de nord ouest qui
crache et siffle, en hiver.

Quand souffle le kriach, parfois elle sort son kite-
surf pour s'envoler. Souvent, elle n'ose pas.
L'hiver, elle va s'entraîner au club de karaté pour
se réchauffer, ou bien elle va partager
un kouign-pod avec des voisines.
Il y a les sœurs qui habitent un sous-marin,
il y a les vieilles dans leur hutte du vallon.
Elles lui racontent des histoires de Korrigans et
lui montrent, l'été, les knauties des champs.
Katell, elle leur parle des kangourous et des
Krakens du Nord. Et elle apprend la recette du
kouign-pod pour quand elle repartira.





Leïla aimerait parfois être liliputienne.
Elle se lamente, elle larmoie. Elle se sent trop
longue, trop large, trop lourde. Elle se cogne à
longueur de journée entre les limites du lit
qu'elle habite.



lit

Elle aimerait être légère comme une libellule.
Souple comme une loutre ou comme une limace.
Bon, elle aimerait plutôt être une loutre qui se
glisserait dans son lit comme dans une rivière
langoureuse. Ou bien alors un loir qui dormirait à
longueur de temps.

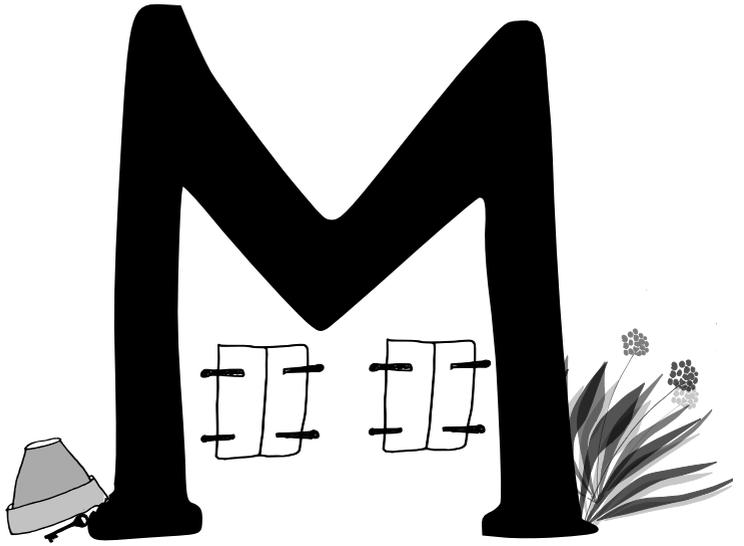
Leila lorgne sur la luxueuse longère des voisins
qui ne viennent que l'été, le labyrinthe que
dessinent les lavandes, les lauriers et les lilas
où elle aimerait louvoyer, sans se cogner jamais.

Parfois, elle aimerait partir loin, à la lisière du
monde, et se sentir libre. Elle lorgne par la lucarne
entourée de lichens. C'est alors que la lumière
s'éteint. Leila escalade le lit, revise une ampoule
et la lumière revient. Elle se sent légère soudain,
elle se sent bien dans son monde liliputien où tout
est à portée de main.

Elle chauffe du lait, confectionne des langues de
chat à la liqueur de limoncello, attrape un livre, sa
liquette et une feuille pour écrire une lettre à Lou.
Une lettre qui liste le luxe de son lit, tout petit et
qui, pour l'instant, lui suffit.



maison





secondaire

Sur la cime de la maison mauve aux volets fermés, le merle chante et se moque. Un chat maraude en miaulant. Des musaraignes musardent. Parfois une ombre mélancolique pousse le portail, un marteau à la main et prend la clé sous le pot de fleurs retourné. C'est pour faire le ménage, tailler le mimosa ou maçonner un mur abîmé par une tempête. Personne d'autre ne viendra avant mai.

Sur l'île, les maisons aux volets fermés se multiplient. À certains moments, on n'entend plus que le murmure du vent. Et en mars, seuls les moineaux et les mésanges voient fleurir les magnolias. Mais en septembre, les mômes qui vivent à deux pas montent sur les murs trop hauts pour cueillir les pommes trop mûres. Et le merle ne dit mot.



Nour glane des branches de noisetier,
des brindilles de néflier, des coques des noix,
des fleurs de narcisses. Nour noue les brins
ensemble, les entortille, les natte, les entrelace,
les embobine.



Puis, quand la lune, nébuleuse, se nimbe de nuages, Nour se niche dans la frondaison. Elle s'invente des mondes. Elle navigue dans le noir de la nuit, nage dans un étang constellé de nénuphars, plonge sous la neige et rencontre un narval, une nymphe, une coquille nacrée. Elle se souvient des contes que lui narrait sa nourrice venue d'Iran.

Elle se nourrit de légendes, de noisettes et de nougat. Elle n'ose pas se pencher. Nombreux sont celles et ceux qui disent qu'elle fuit, qu'elle abandonne. Nour répond doucement qu'elle tente seulement de ne pas nuire. À aucun des vivants.



C'est lors d'un orage qu'Olga et Olivia ont eu l'idée de retourner l'oumiak pour s'y blottir. L'oumiak est un canoë des peuples du grand Nord. Elles l'ont lu un soir dans un roman et aussitôt, elles ont pris tous leurs outils et se sont mises à l'ouvrage. Pour elles, c'était un jouet.

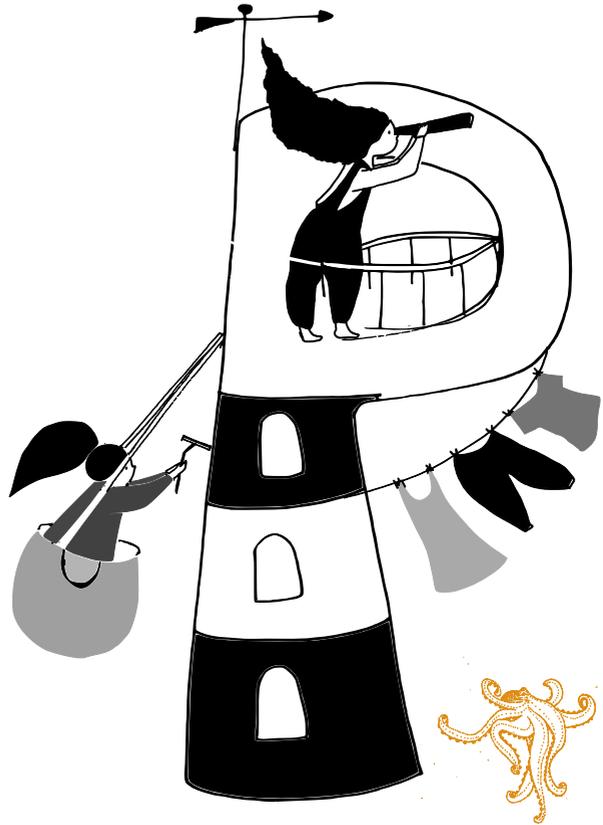


oumiak

Il était posé à l'ombre des ormes et naviguait sur un océan d'orties. Mais un jour d'orage, elles l'ont retourné et l'oumiak s'est métamorphosé en cocon. Elles ont apporté une lampe d'opaline, des oreillers, des rideaux d'organdi et des ponchos pour la nuit. Elle ont accroché une guirlande en origami et des pots d'orchidées.

Olga a osé « c'est pas très inuit tout ceci » et elle a cherché des peaux d'ours et des os de baleine pour finir de décorer. Elle n'en a pas trouvé et elle a choisi de disposer des coquilles d'oursins dans tous les coins. Olivia, elle, a dégoté un roman avec des recettes du grand Nord (mais imaginer l'odeur de la panse de phoque farcie de petits oiseaux pourris les a dégoûtées et elles ont laissé tomber l'idée.)

Un jour, elles ont regardé les oies s'en aller, l'automne approcher. Au début c'était juste pour jouer. Pourtant elles préféreraient loger là qu'entre des murs de placo. Et personne n'a pu les déloger. Elles sirotent du roiboos, font rissoler des oignons avec de l'origan, concoctent des soupes à l'osille, ou des omelettes norvégiennes et des gâteaux à l'eau de fleur d'oranger. Elles dorment sous les constellations. Elles n'ont plus peur des orages.



Pauline possède un phonographe, un pyjama pourpre et une petite peluche panthère. Perrine possède une pile de livres, un jeu de palet et un précieux pantalon de princesse persane qu'elle ne porte presque jamais. L'une voulait être paléontologue. L'autre peintre. Rien ne les prédestinait à devenir gardiennes de phare. Elles ne le sont pas tout à fait car le phare est automatique, c'est pratique. Mais il faut tout de même en prendre soin.

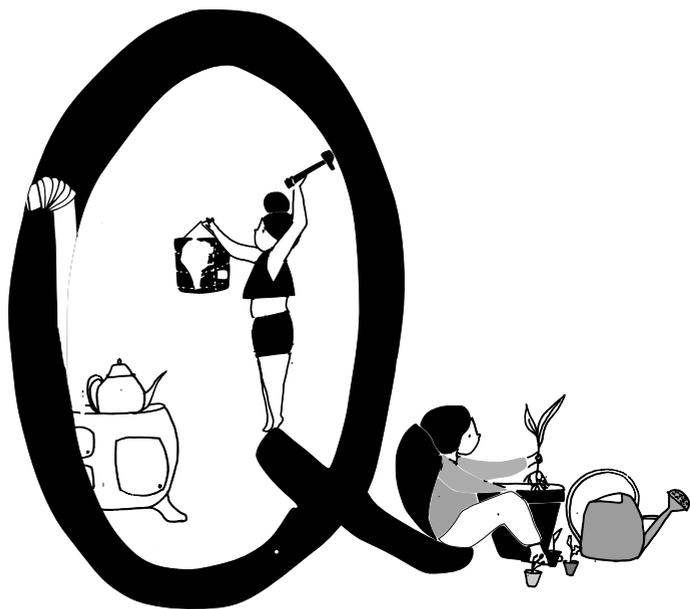
Perché sur son promontoire, le phare est aux

phare

prises avec la pluie, le vent, les paquets de mer. Plusieurs fois par an, Perrine et Pauline poncent et peignent la coupole pour empêcher la rouille. Elles époussettent les milliers de marches de l'escalier, pschitt les vitres parsemées de sel et de fientes de pétrels. Elles poussent les persiennes quand s'approche une puissante tempête.

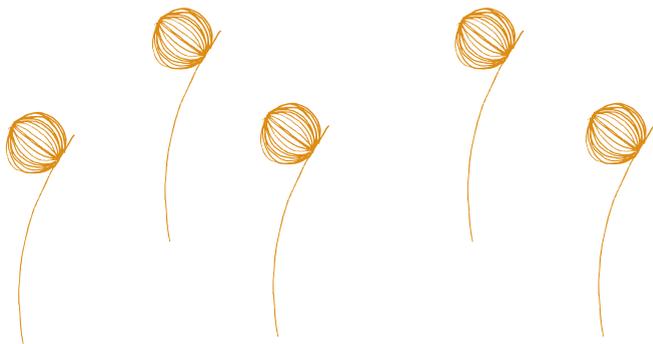
Puis, au pied du phare, elles plantent des pommes de terre pour passer l'hiver prochain. Elles pêchent des poulpes, pétrissent des pâtes, préparent du pain perdu, font sécher des guirlandes de petits piments...

Mais patatras, parfois Perrine et Pauline sont prises de paresse. Elles appellent les copines et passent des heures juste à se prélasser. Quand, planquée en pyjama sous un plaid et, picorant des pistaches, on contemple la mer depuis la coupole du phare, ça peut durer des heures... Elles pensent à des pays perdus, au parfum des palétuviers se balançant, aux pélicans se promenant au bord du Pacifique où plongent des pingouins espiègles. Et puis, il y a un problème de plomberie, du plâtre à poser. Et les voilà qui repartent s'occuper de ce phare dont il faut sans cesse prendre soin.



quelque part

Quelque part se trouve l'histoire de Quintina et Dominique, deux quadragénaires queer qui ont quadrillé le quart du monde avec en bandoulière plein de questions. Quiconque les connaît sait leur inventivité pour construire des quotidiens à partir de rien, habiter quelques temps, apprendre le quechua ou le québécois puis tout quitter, recommencer. Quelque part se trouve leur histoire jamais terminée.





Riwanon rêvait d'une maison aux rideaux rouges, une maison rassurante et réconfortante. Riwanon aime ramoner les cheminées, rempailler les chaises, réparer les robinets, bouturer rosiers et



ruine

romarins, semer réglisse et reine des près, et puis
rire, écrire, réciter des histoires, raconter des
racontards, préparer des roses des sables,
des rochers cocos ou des roudoudous,
respirer face à la mer.

Mais ça, ça ne fait pas de Riwanon une personne
assez riche pour habiter une maison rassurante
et réconfortante, ici, où le plus riquiqui des
réduits est hors de prix. Pourtant, Riwanon rêvait
de rester sur ce rocher, kreiz er mor. Elle rêvait de
devenir un de ces personnages de roman qui
n'avaient jamais de problème d'argent.

Un jour, par miracle, car parfois, arrivent des
miracles, elle repéra entre les ronces, une ruine
solitaire. Revigorée, Riwanon arracha les racines
en écoutant un rouge-gorge chanter.
Puis elle rapporta une bétonnière et du gravier et
travaila d'arrache-pied pour transformer la ruine
délabrée en une maison rassurante et
réconfortante.



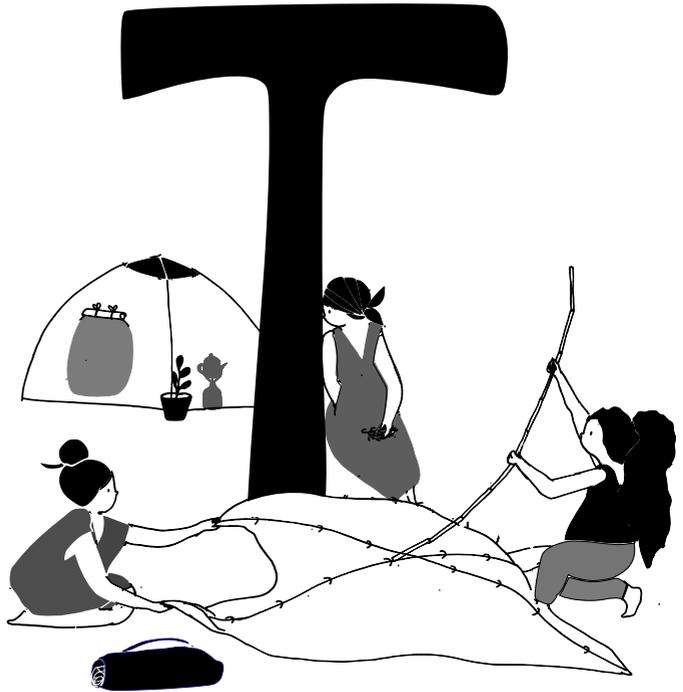
Elles sont sept sœurs à habiter ce sous-marin,
échoué sur le sable il y a si longtemps.
Dans le sous-marin, chacune a sa cabine.
Sophie, la plus sophistiquée des sœurs, l'appelle
sa « studette. » Sophie susurre, soupire, s'extasie.
Sophie veut de la splendeur, du superflu,
elle souhaite être starlette, avec du strass et
des paillettes. Sauf que dans un sous-marin, c'est
impossible le superflu. Sam et Suzanne, elles,
s'en soucient peu du strass ou du scintillement
de San Francisco. Sous les sabords, dont le verre
bombé fait l'effet d'une serre, elles sèment de la

sous - marin

sauge, du safran, de la sarriette, des soucis. Quand elles sortent à la surface, c'est pour ramasser des graines de sarrasin ou de criste marine. Elles salivent à l'idée de sauce aux salicornes mais dans ce sable là, la salicorne ça ne pousse pas.

Les autres sœurs, Sandrine, Salomé, Solenn et Sarah, sillonnent les sentiers, scrutent les signes du passage d'un serpent, songent à la manière de s'en aller vers le Sahara, le Soudan, la Sibérie, ou Samarcande. Elles se sont mises à la soudure pour remettre le sous-marin à flots sans qu'il ne sombre. Sans succès. Mais elles ne désespèrent pas. Elles sirotent du sirop de sureau avec Sam et Suzanne. Un jour, elles le savent, elles s'échapperont. Elles ne resteront pas toute leur vie entre sœurs, à regarder passer les saisons depuis les sabords du sous-marin. Pour l'instant, c'est le plus simple. Nulle envie de vivre sous une tente, dans une minuscule écurie, ou pire dans un blockhaus. Derrière les sabords, elles scrutent la mer secouée par le suroît, le sable saupoudré d'écume, les falaises parsemées de nids de sternes.

Un jour, elles se font le serment, elles s'en iront...



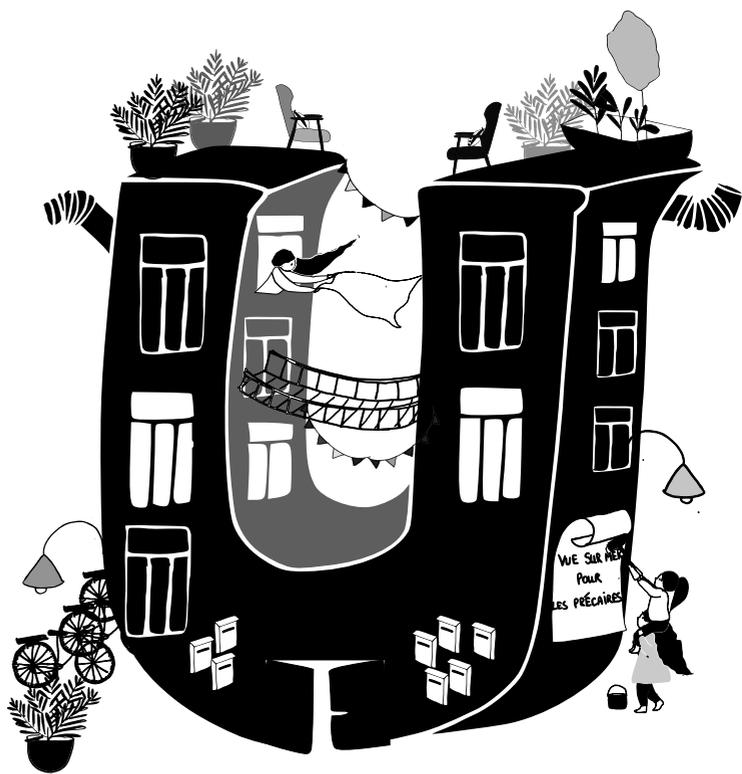
Monter une tente ce n'est pas sorcier.
Tifenn, Toni et Tatiana sont habituées. Chaque
été, elles tendent la toile, plantent les piquets.
Elles montent leurs trois tentes, côte-à-côte.

tente

Puis, Toni tisonne le feu pour tiédir le thé ou la tisane. Tatiana tisse un toit avec des thuyas. Tifenn sort précautionneusement des parts de tarte tatin et de tiramisu qu'elle a rapportées du restaurant où elle travaille.

Tifenn est traductrice de Tibétain mais, l'été, elle travaille au restaurant. Toni est tailleuse de pierre mais l'été, elle nettoie les hôtels. Tatiana, elle, étudie la topographie et l'été, elle travaille à l'office du tourisme. Sous les tentes, elles se retrouvent et c'est tant mieux, c'est tendre et joyeux. Elles se tressent les cheveux, se tirent les cartes, se montrent leurs tatouages et se font des teintures turquoises. Jusqu'à ce que tonne la tempête. Toni tourne les pages d'un catalogue de tiny house. Ce serait mieux. Tant pis, elles se tiennent chaud sous la toile mouillée.

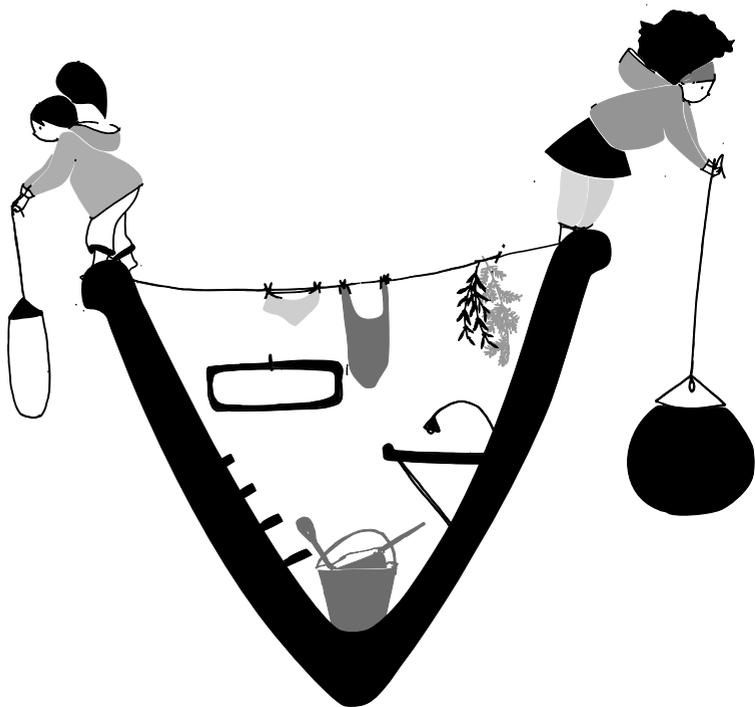




usine

L'Usine est unique. C'est une utopie, un univers ubuesque, un lieu magique. On y coule des jours heureux. On s'y dispute aussi. On y use les mots. On y turbine beaucoup. Il faut se jucher sur des escabeaux pour réparer les fuites qui gouttent sur les murs, se procurer des ustensiles, cuisiner pour douze, puis récurer la cuisine, résoudre des soucis qui toujours s'accumulent.

On goûte à l'umami en causant des rues d'Uruguay, on lutte contre les guerres et les abus, on se souvient des ouvrières qui usaient leurs corps entre ces murs, on joue à un, deux, trois soleils, on scrute la nuit pour trouver Uranus et Saturne, on apprend l'Ukrainien, on guinche au son du ukulélé ou d'Under pressure. On c'est Ursula, Augustine, Uma, Emmanuelle, Ullia, Julia et les autres, qui poussent la porte, saluent puis reprennent la route. L'Usine les accueille.



Valentine et Violette vivent sur leur voilier,
la Vaillante. Elles vagabondent loin du vacarme des
villes. Elles vadrouillent, virent d'une vague à une
autre, bordent les voiles, hissent leur spi violet vif,



voilier

sans se soucier d'autre chose que du vent,
des vives-eaux, du varech, de vie de la Vaillante.
La visseuse ou le voltmètre à portée de main, elles
vérifient le moindre recoin des varangues,
les vanes ou les valves invisibles.

Elles rêvent d'éternelles vacances, de Venise,
du Venezuela, des pays vikings ou des Vanuatu.
Elles rêvent de vaincre leurs peurs, leurs vertiges.
Elles rêvent dans leur duvet. Elles rêvent devant le
seau plein de vaisselle ou en effeuillant la verveine
cueillie dans le verger de Julie en regardant voler
les vanneaux huppés.

Sur le réchaud, elles font mijoter un velouté, puis
elles versent des verres de vin et coupent de la
viennoise à la vanille. Elles invitent tous les
voisins, toutes les voisines. Très vite, il faudra
larguer les amarres, repartir voguer. Car on ne
peut pas rester au port qui coûte trop cher pour
celles qui veulent y vivre. Au port, en vérité, il n'y
a que des bateaux vides qui ne hissent jamais les
voiles. La Vaillante, elle, vit, vibre et voguera de
vague en vague.



Le wagon de Wendy et Gwenaëlle est posé dans le jardin de William. Elles l'ont trouvé en Wallonie. Puis elles l'ont remorqué jusqu'à l'île.

wagon

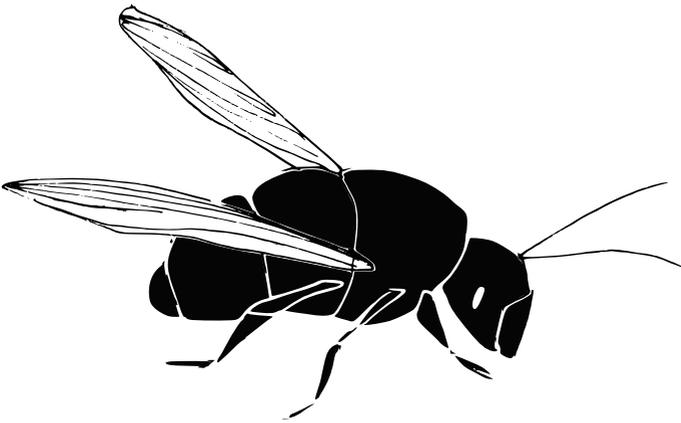
Dans ce wagon, elles rêvaient d'ouvrir le café Wasabi, avec des sushis et des waffles, des soirées westerns et des stages de chants wolofs. C'est, il y a quelques années, dans la cour du collègue que l'idée a surgi, avec Wilhem, Walid, Ewen et Edwige. Mais sur l'île, seules Gwenaëlle et Wendy sont restées. Après avoir travaillé dans d'autres cafés, économisé tout ce qu'elles pouvaient, elles sont parties chercher leur wagon, celui qui les ferait voyager sans bouger un pied.

Un jour, elles prennent un bain dans la vieille baignoire dehors, avec l'eau de pluie chauffée par le soleil et elles sont à Wallis et Futuna. Un autre soir, elles sirotent du whisky sous les étoiles en se récitant des poèmes de Walt Whitman et elles sont à New York. Et quand souffle le vent, si elles ne sortent pas leur windsurf, c'est pour écouter leur wagon brinquebaler. Elles disent qu'elles feront des soirées brinquebale aussi. Ça c'est quand elles auront assez économisé. Dans quelques années.

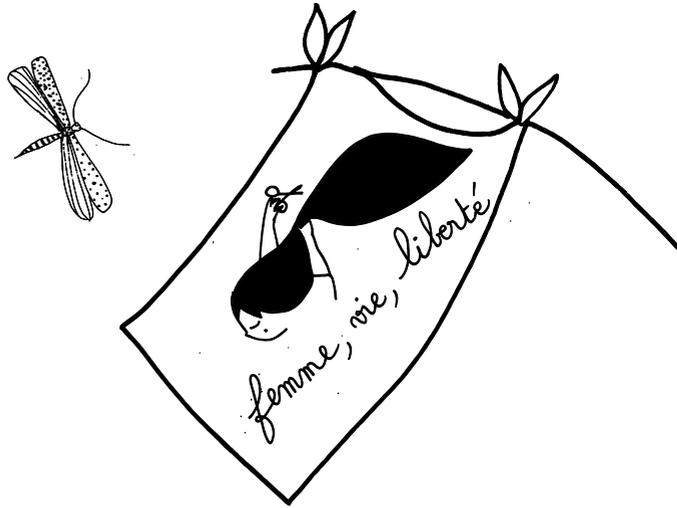


Les annexes sont rangées le long du quai et attendent les beaux jours pour se remettre à l'eau. Quand Axelle et Xana les bousculent pour s'y faire une cabane, elles voient s'envoler quelques xylocopes, ces abeilles charpentières. Elles s'exclament « ça par exemple ! ».

anneSe



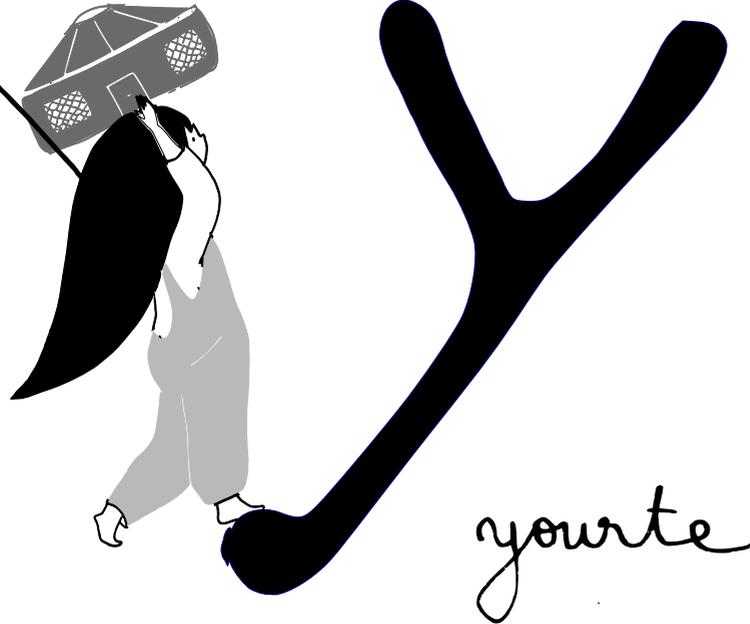
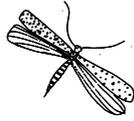
Elles voulaient dessiner un X avec les coques et se nicher au creux, à genoux. Mais elles doivent trichent exagérément car elles ne trouvent pas les mots exacts. Ou bien il n'existent pas assez de mot en x pour habiter. Elles tricotent des oripeaux, ramassent de précieux cailloux, concoctent des élixirs et des choux exquis, elles expliquent encore et encore mais aucun de leurs vœux n'est exaucé. C'est trop complexe de se fabriquer une maison en x dans cette langue-là, sur cette île-là. Elles regardent vers le pays basque, qui accueille tant de x et lutte pour eux. Elles pensent à partir.



Yuna a des yeux noirs comme la nuit, noirs comme ses cheveux épais et soyeux. Parfois on a l'impression que des étoiles s'y sont perdues. Ce sont quelques cheveux blancs qui scintillent tels des étoiles filantes. Yuna porte des rides au coin des yeux. Elle dit que c'est les traces de tous les pays qu'elle a traversés.

Yuna voulait boire du yaourt de yak, entendre les youyous des femmes de Méditerranée, voir s'éclore les fleurs de ylang-ylang, ou pagayer avec le peuple Yagan au sud du monde. De ses voyages, Yuna a rapporté une yourte. Elle n'avait pensé y dormir que de temps en temps. Mais elle y habite maintenant.

Lors de son retour sur l'île, personne n'a voulu lui louer de maison. « Et si elle met des poils de yeti



partout dans le salon ? » ont dit les propriétaires.
Alors Yuna a monté sa yourte et quand
ses cheveux noirs plein d'étoiles s'enroulent
d'humidité, quand claque la toile dans les coups
de vent d'Ouest, elle pense aux steppes immenses,
aux montagnes glacées, aux mers couleur cyan,
elle pense à la liberté et aux femmes d'Iran.
Elle leur écrit des lettres, elle peint des affiches où
elle dessine en riant des poils de yeti. Elle serre
contre elle sa liberté et pousse des joyeux youyous
pour la célébrer.



Ti ça veut dire maison en breton. Mais si je dis ma maison, ça devient me zi. Alors, maintenant, c'est à toi d'écrire l'histoire. Tu peux y mettre des Zazous, des Zouaves et des Zinzins, inventer une zone où souffle le zéphyr, où zigzaguent les zèbres hors des zoos. Me zi c'est ta maison à toi, telle que tu la dessineras, là où tu aimerais habiter, dans ta langue à toi, sans te soucier du zouk de l'immobilier.